



SEMAINE  
DE LA CRITIQUE  
CANNES 2014

# Gente de Bien

un film de **Franco Lolli**

**AD VITAM**

Ad Vitam présente  
une co-production Geko Films et EVIDENCIA FILMS

# Gente de Bien

un film de **Franco Lolli**

avec **Brayan Santamaria, Carlos Fernando Perez et Alejandra Borrero**

Colombie / 2014 / 1h27

Matériel presse téléchargeable sur :  
[www.advitamdistribution.com](http://www.advitamdistribution.com)

**DISTRIBUTION**  
**AD VITAM DISTRIBUTION**  
Tél. : 01 46 34 75 74  
71, rue de la Fontaine au Roi - 75011 Paris  
[contact@advitamdistribution.com](mailto:contact@advitamdistribution.com)

**RELATIONS PRESSE**  
**Matilde incerti**  
assistée de **jérémie charrier** et **nicolas germé**  
Tél : 04 93 06 30 00  
[matilde.incerti@free.fr](mailto:matilde.incerti@free.fr)



SEMAINE  
DE LA CRITIQUE  
CANNES 2014

**PROJECTIONS OFFICIELLES**  
**Dimanche 18 Mai à 11h30 / 17h00 / 22h00**  
**ESPACE MIRAMAR**

# Synopsis

Eric, 10 ans, se retrouve à vivre du jour au lendemain avec Gabriel, son père qu'il connaît à peine. Voyant que l'homme a du mal à construire une relation avec son fils et à subvenir à leurs besoins, Maria Isabel, la femme pour laquelle Gabriel travaille comme menuisier, décide de prendre l'enfant sous son aile.

# Note d'intention du réalisateur

J'ai passé la plupart de ma vie adulte en France. Pourtant, parmi les films que j'ai réalisés, les deux qui me sont le plus proches sont ceux que j'ai pu tourner en Colombie, dans les lieux de mon enfance et mon adolescence. Il s'agit de *Como Todo el Mundo*, mon court-métrage de fin d'études et de *Rodri*, ma dernière réalisation. Tous les deux se déroulent dans le milieu que je connais le mieux, celui de la bourgeoisie Colombienne, et racontent des histoires simples, quotidiennes et très proches de moi.

Pour mon premier long-métrage, *Gente de Bien*, j'ai envie de continuer le type de travail commencé sur ces films, mais en l'approchant par un biais un peu différent. En effet, je m'intéresse cette fois à des personnages issus de deux milieux sociaux très distincts et surtout à la rencontre entre ces deux milieux : au temps du rêve, au lieu du rêve. Et même si ce nouveau projet s'inscrit aussi dans un registre réaliste et intimiste, et que mes méthodes de travail seront encore à la frontière du documentaire, il ne s'agit ici pas que d'une chronique, mais aussi d'un conte moral.

L'histoire est née de mes souvenirs d'enfance. Comme le personnage de Francisco, j'ai eu une courte amitié avec le fils d'un humble charpentier que ma mère engageait souvent pour qu'il répare quelques meubles à la maison. Elle le faisait à la fois parce qu'elle avait besoin de main-d'œuvre et pour lui donner un coup de main. Le temps d'un été, le fils du charpentier a passé toutes ses journées chez moi, et nous sommes devenus amis. Mais avec mon retour à l'école et à mes amis riches, est aussi revenue la réalité : notre lien n'allait pas durer.

Comme Maria Isabel, ma mère avait essayé de prendre cet enfant sous son aile, et avait cru nous mettre à égalité. Mais elle l'avait fait de façon maladroite, presque aveugle. Mais elle l'avait fait de façon maladroite, presque aveugle bien qu'ayant eu les meilleures intentions. La découverte que l'enfant avait faite d'un milieu autre que le sien, et les relations que nous avons nouées avec lui ont menacé l'équilibre,

déjà précaire, qu'il avait avec son père. Au point qu'à un moment il ne voulait plus rentrer à la maison. Ma mère voulut l'adopter, pour le sauver ; sans se rendre compte qu'elle était en train de bâtir un château de cartes qui tomberait à la première bourrasque.

Au cœur de *Gente de Bien*, il y a un phénomène de glissement : le même qui s'est produit dans la réalité. Il opère chez Maria Isabel, à travers une charité irresponsable, et aboutit à sa demande d'adopter Eric ; mais aussi chez Eric, qui à chaque pas qu'il fait vers le monde des riches, s'y sent d'autant plus étranger et ressent d'autant plus la honte d'être né pauvre ; enfin, chez Ariel, qui, voyant ce que Maria Isabel peut offrir à son fils, et hanté par une peur profonde de ne pas être à la hauteur, va jusqu'à à se dire que le mieux pour l'enfant c'est d'être abandonné à cette femme.

C'est l'histoire d'une incompréhension. Car ce dont Eric a vraiment envie ce n'est pas d'appartenir au monde des riches, mais à une vraie famille – la sienne.

La rencontre entre les deux milieux sociaux, à la fois le cadre et le centre dramatique du film, s'inscrit en réalité dans une histoire plus large et intime : celle des retrouvailles difficiles entre un père et un fils qui essaient de se ré-approcher.

Le véritable thème de *Gente de Bien* n'est pas l'argent, ni le conflit des classes, mais la difficulté à accepter la filiation. Le trouble identitaire des personnages a bien plus à voir avec leur sentiment de ne pas appartenir à leur famille qu'avec leur difficulté à vivre à l'intérieur de la classe dans laquelle ils sont nés. Si dans leurs têtes, Eric, Gabriel et Maria Isabel mélangent ces deux questions en permanence, c'est pour se protéger de la violence de leur choix, qui consiste à dire que l'on ne subit pas le lien, mais qu'on le décide ; que l'on ne subit pas son père, sa mère ou ses enfants, mais qu'on les choisit.

Je n'ai jamais connu mon père, mais j'ai imaginé mille fois ma rencontre avec lui. Filmer celle entre Eric et Ariel est donc pour moi un enjeu qui dépasse largement le cadre de la fiction. Si je veux faire ce film, c'est pour me confronter à la question de la filiation père-fils ; pour chasser ma peur d'être abandonné, pour essayer de conjurer mon sort. Je suis persuadé que chaque plan du film sera habité par cette charge.

Là où mes films précédents étaient issus de mes expériences d'adulte et d'adolescent, celui-ci est intrinsèquement lié à des sentiments de mon enfance, longtemps enfouis dans mon inconscient. J'y raconte à la fois ma peur de l'abandon, mon rapport traumatique à la figure du père, ma confusion face à celle de la mère, et le sentiment d'imposture, que je subis encore aujourd'hui, à l'intérieur de n'importe quel groupe familial.

Mais j'aspire, avec ce premier long-métrage, à faire beaucoup plus que ça. Je veux créer un nouveau regard cinématographique, à la fois digne, dur et aimant sur un pays que l'on représente trop souvent de manière didactique ou édulcorée. Et par la même, je compte réaliser un rêve que j'ai depuis toujours : celui de rencontrer mon père.

Franco Lolli

# Entretien

## avec Franco Lolli

***Gente de bien entretient nombre de liens avec vos courts-métrages : le rapport parent-enfant, les classes sociales, la précarité... On peut se demander si ce film là n'était pas présent en vous depuis longtemps...***

Je pense que oui. Pour moi, un cinéaste fait toujours le même film, même s'il prend des tours différents. Il n'y a finalement que peu de choses qui me travaillent, intimement, profondément. A savoir, la question de la famille, de la filiation, le rapport de classes et celui à l'argent. Curieusement ces sujets sont, à mes yeux, imbriqués. Ca doit venir de ma propre expérience : j'ai grandi seul avec ma mère, connu des périodes très dures financièrement, tout en appartenant à un milieu colombien riche. Tout ça s'est mélangé pour aboutir aux thèmes récurrents de mes courts-métrages puis de *Gente de bien*.

***Le lien entre les idées de famille et de classes sociales, est celui de la transmission ou, du moins, des valeurs...***

Evidemment. J'ai toujours profondément associé l'idée de passer d'une classe sociale à une autre, de passer au rang supérieur, à celle d'une trahison familiale. Mes films parlent intrinsèquement de ce sentiment. *Gente de bien* marque cependant un cap; c'est la première fois que je filme toutes les composantes d'une famille : un père, un enfant, une mère. Je crois que jusque là je n'étais pas prêt à me confronter à la question du père. D'ailleurs, si l'écriture de ce film a été longue, c'est parce qu'elle touchait à ce problème personnel, très enfoui, refoulé, douloureux. Ça a nourri *Gente de bien* : chaque plan est chargé de cette interrogation, Ou du fait que ce qui est pour tout le monde une famille normalement constituée, tient pour moi de la transgression.

***Gente de bien parle effectivement de situations douloureuses, mais reste pourtant profondément bienveillant envers ses personnages. Il n'y a pas de salaud dans cette histoire...***

C'est d'autant plus volontaire que ce scénario pouvait tomber dans certains clichés, amener les gens à penser : «encore un film misérabiliste sur les classes sociales latino-américaines». Je m'en suis rendu compte quand j'ai du le pitcher à diverses occasions, et me suis dit que si jamais il tombait dans cette ornière, ce serait un film raté. Ca n'avait du coup aucun sens de stigmatiser dans un sens ou dans l'autre, faire des riches comme des pauvres des méchants ou des gentils. L'important était de regarder des gens tels qu'ils sont. De toute façon, je ne vois pas l'intérêt de faire ou de voir un film dont je n'aime pas les personnages.

***Est-ce ce qui a mené par exemple, à ce que Gabriel, le père, soit menuisier: c'est un métier qui entretient l'idée d'un rapport noble aux choses, à un artisanat?***

Inconsciemment peut-être. Mais ça vient plus directement de ma rencontre avec un menuisier qui a inspiré en partie ce personnage. Et au-delà, ce métier permettait au rôle de Gabriel d'entrer en contact avec celui de Maria Isabel, en le faisant aller travailler chez elle. Pour autant même si on ne le voit quasiment pas en activité, dans ce rapport au bois, qui effectivement brigue une certaine noblesse, je reste convaincu que ce n'est pas par hasard, au delà donc de l'inspiration, que j'ai fait de Gabriel un menuisier. Encore moins quand je le montre comme quelqu'un d'insatisfait de son travail, et par extension de sa vie. Gabriel est quelqu'un qui n'est jamais content, n'est jamais bien. *Gente de bien* est d'ailleurs aussi un film sur la dépression. Sans doute parce que je suis moi-même passé par ce stade.

***Dès son titre, Gente de bien, pose la question de ce qu'est le bien. Gabriel, Maria Isabel ou Eric veulent tous le faire, mais avec des conséquences inattendues. Ce film est-il à sa manière un conte moral ?***

Absolument. C'était une notion présente dès la note d'intention. Sans être pratiquant, je pense être quelqu'un de très catholique; *Gente de bien* l'est tout autant. Jusque dans la notion sacrificielle de cette religion. Le souvenir de ma première communion, à neuf ans, me rapproche de l'état d'esprit d'Eric: il est en permanence face à des questions morales, mais auxquelles il ne peut pas répondre, parce qu'il ne maîtrise pas cette problématique. Le scénario tirait d'ailleurs plus vers la culpabilité que ne le fait le film à l'arrivée. Ça s'est estompé en castant un enfant qui ne la ressent absolument pas pour jouer Eric. J'ai besoin que mes acteurs prennent le pas sur le film. Je suis moins intelligent que la vie, alors autant la laisser faire. A l'écriture, la scène de dîner indiquait qu'Eric ne sentait pas à l'aise avec les autres. Au tournage, j'ai donné comme consigne à cet enfant de rester assis, d'avoir l'air inquiet. Sauf qu'il a fini par se lever et raconter une histoire. Et c'est la prise que j'ai préféré garder au montage.

**Gente de bien, traite à niveau égal ses trois personnages principaux. Comment avez-vous géré, à l'écriture comme au tournage cette circulation entre eux ?**

Ça a été difficile : jusque là, je n'avais toujours fait que des films à la première personne, avec un rôle principal qui est de quasiment toutes les séquences. Je me suis permis avec *Gente de bien*, de multiplier les points de vue. En partie parce que je trouvais assez simpliste de me focaliser uniquement sur celui de l'enfant, ce qui est mon penchant naturel. Sauf que là, ça ne me suffisait pas : j'avais envie de voir ce père ou Maria Isabel partir à la fin du film ou dans leurs moments de solitude. De toutes façons, je crois que je n'ai pas eu le choix : le sujet comme la forme se sont imposées naturellement, mais malgré moi. J'ai essayé énormément de pistes à l'écriture pour raconter cette histoire et c'est celle-ci qui s'est affirmée comme une évidence, que je le veuille ou non.

**Gente de bien est donc clairement un film qui touche à quelque chose de très personnel chez vous. Est-ce qu'au final il a été libérateur ?**

A tous points de vue. Que ce soit dans son propos, dans l'approche différente de mes courts métrages ou dans la façon de tourner. Il n'est pas anodin que pour *Gente de bien*, je n'ai pas travaillé avec le chef opérateur avec qui j'ai tourné tous mes films précédents. Ça n'a rien à voir avec lui, je continue à le trouver génial, mais simplement, sur ce film-là, je me senti comme coincé avec lui.... Ma co-scénariste a eu une intuition très juste en me disant que pour mener à bien *Gente de bien*, il fallait que je me trahisse, y compris en changeant de méthodes de travail. On a eu recours à l'improvisation ou à de longues prises, là où j'étais habitué à suivre un scénario à la lettre ou à faire des prises courtes. Il fallait que je casse quelque chose avec ce film.

**Gente de bien traite d'une identité en construction. Il est produit à la fois par la Colombie et la France, qu'est ce que cela dit de l'identité du film en soi ?**

Je pense qu'il ne ressemble pas à un film colombien: je vis en France depuis treize ans. Ma culture cinématographique est du coup influencée par le fait de vivre à Paris, et d'y avoir vu énormément de films. J'ai l'impression, par rapport aux autres jeunes cinéastes colombiens, de vivre ailleurs, et du coup n'ai pas ce sentiment d'être un tiers-mondiste qui doit se débattre avec cette condition. Ne pas être rentré depuis longtemps en Colombie, a permis d'éviter de folkloriser *Gente de bien*. Ma double culture fait qu'il y reste quelques traces culturelles spécifiques de mon pays d'origine mais j'ai tenté de lutter contre tout ce qui pourrait inscrire ce film dans le cliché.

*Entretien réalisé par Alex Masson*

## Franco Lolli

Franco Lolli est né en 1983 à Bogotá, Colombie. Il a fait des études de cinéma dans le département réalisation de La Fémis. Son film de fin d'études, *Como todo el mundo*, a été sélectionné dans plus de cinquante festivals internationaux. Le film a remporté en tout vingt-six prix, dont le Grand Prix du Jury au festival de Clermont-Ferrand. Son dernier court-métrage, *Rodri*, a été présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2012.

*Gente de bien*, dont le scénario a été écrit pendant sa résidence à la Cinéfondation est son premier long-métrage.

- 2014 **GENTE DE BIEN** (Long métrage)
- 2012 **RODRI** (court-métrage)
- 2010 **UN JUEGO DE NIÑOS** (court-métrage)
- 2006 **COMO TODO EL MUNDI** (court-métrage)

# Alejandra Borrero

C'est, en Colombie, l'une des actrices les plus reconnues et populaires, à la fois au cinéma, au théâtre et à la télévision. Dans les années 80, elle a fait partie, aux côtés de réalisateurs tels que Carlos Mayolo ou Luis Ospina, du groupe de Cali, appelé CALIWOOD, mouvement alternatif à l'initiative d'un nombre important de films ayant défini le nouveau cinéma latino-américain.

Elle a fondé à Bogotá il y a cinq ans CASA E, un complexe théâtral unique en son genre, à la fois école, lieu de représentation et de partage.

Outre sa carrière à la télévision et au théâtre qui l'ont rendu si populaire auprès du public colombien et hispanophone, on peut citer ses prestations dans les longs métrages suivants

## Filmographie

- 2013 **ANINA** de Alfredo Sodergui
- 2011 **POKER** de Juan Sebastián Valencia
- 2009 **DEL AMOR Y OTROS DEMONIOS** de Hilda Hidalgo
- 2007 **EL AMOR EN LOS TIEMPOS DEL COLERA**  
(*L'amour au temps du choléra*) de Mike Newell
- HACIA LA OSCURIDAD** de Antonio Negret
- 2006 **CUANDO ROMPEN LAS OLAS** de Riccardo Gabrielli
- 2005 **ROSARIO TIJERAS** de Emilio Maillé
- 2002 **BOLÍVAR SOY YO** de Jorge Alí Triana
- 1997 **LA DEUDA** de Nicolás Buenaventura et Manuel José Álvarez
- 1987 **LA NOCHE QUE NOS VISITO SONIA** de Teresa Saldarriaga
- 1986 **LA MADREMONTES** de Carlos Mayolo
- DEBAJO DE LAS ESTRELLAS** de Juan José Vejarano

# Liste Artistique

Eric  
Gabriel  
Maria Isabel

**Brayan Santamaria**  
**Carlos Fernando Perez**  
**Alejandra Borrero**

# Liste Technique

Réalisateur	<b>Franco Lolli</b>
Scénario	<b>Franco Lolli</b> <b>Catherine Paillé</b>
Producteur	<b>Grégoire Debailly, GEKO FILMS</b>
En coproduction avec	<b>EVIDENCIA FILMS</b>
Image	<b>Oscar Duran</b>
Montage	<b>Nicolas Desmason</b> <b>Julie Duclaux</b>
Son	<b>Mathieu Perrot</b> <b>Josefina Rodriguez</b>
Distribution France	<b>Ad Vitam</b>
Relations Presse	<b>Matilde Incerti</b>
Ventes Internationales	<b>Versatile</b>

Colombie - 2014 - 87 minutes - Couleur  
Formats: 1.66 - DCP